

Sebald, coïncidences en miroir

Le texte que je viens de lire est extrait de *Vertiges*, publié en France en 2001, année de la mort de WG Sebald ; j'aurais aussi bien pu en lire un autre, évidemment, tout aussi représentatif, ou aussi peu, extrait de ce livre-ci ou de n'importe lequel des sept autres qui forment la bibliographie de cet écrivain qui a poussé l'élégance et la discrétion jusqu'à ne publier qu'assez tard, et disparaître hélas bien trop tôt. Il est en effet inutile je pense de rechercher chez lui, comme certains ont pu le faire – mais en vain – chez Borges, autre maître des jeux de miroirs, coïncidences et indices disséminés au fil de la narration, le texte ou l'extrait de texte qui viendrait résumer tous les autres, le parangon absolu, l'« Aleph » dressé en plein cœur du labyrinthe de mots et d'images qui forment l'ensemble de l'œuvre. Autant en effet il peut être envisageable de parler, au sujet de Borges, d'un jeu complexe et jubilatoire de symétries qui relie divers thèmes et motifs à l'intérieur d'un même texte, puis un texte à l'autre à l'intérieur d'un même recueil, enfin un livre à l'autre à l'intérieur de l'œuvre, comme les étoiles s'assemblent en galaxies, les galaxies en amas et les amas en super-amas, autant chez Sebald cela semble plus compliqué, la logique narrative fonctionnant davantage selon un principe de digression circonvolutive et active qui du fait semble a priori moins obéir à une construction savamment maîtrisée. Il va sans dire que ce point de vue est parfaitement illusoire, la rigoureuse architecture, qui peut passer inaperçue à la première lecture, voire à la deuxième, des textes de Sebald, étant simplement plus diffuse, et probablement moins évidente à percevoir, la dentelle narrative étant si fine, les points de connexion si discrets qu'ils s'entremêlent dans la tapisserie d'ensemble et s'y fondent.

Vertiges est le premier livre de Sebald que j'ai lu, c'est une des raisons pour lesquelles c'est de lui que je vais brièvement parler. Je l'avais aimé à ma première lecture – il m'avait donné à tout le moins le désir de lire les autres –, il m'a enthousiasmé à la seconde, quelques années plus tard, lorsque le jeu complexe des symétries, renvois et coïncidences m'est plus clairement apparu. Ce recueil de quatre textes (le premier évoque Stendhal, le second Sebald lui-même et Casanova, le troisième Kafka, le quatrième, Sebald à nouveau) peut se lire à plusieurs niveaux, ou avec différentes clés. Ces clés peuvent être : une barque, un amour

perdu, un homme mort, un même lieu, une identité flottante et plusieurs dates, le tout fonctionnant comme un miroir brisé : les indices sont disséminés tout au long de la narration, à nous de les rassembler.

Les noms, les dates et les lieux, tout d'abord. Ou, plus précisément, l'identité problématique, Venise et Riva, les années 13 (1813, 1913, 2013), et la Toussaint.

Le premier texte met donc en scène le jeune Stendhal, qui n'est jamais nommé ainsi mais par son nom de Marie-Henri Beyle, à Riva, Vérone et Venise en 1813. Le troisième texte nous montre Franz Kafka, qui n'est jamais nommé ainsi mais par son titre suivi de son initiale, le Dr K., à Vérone, Venise et Riva en 1913, soit un siècle plus tard exactement. À Riva, le Dr K tombe amoureux d'une jeune femme qui ne sera désignée que sous ses initiales, GW. Le premier texte s'achève sur la mort de Beyle dans un appartement de la rue Danielle Casanova, le deuxième s'attardera sur la figure de Giacomo Casanova, emprisonné à Venise. Les deuxième et quatrième textes sont racontés à la première personne, c'est Sebald lui-même qui se trouve notamment à Vienne, Venise, et Vérone. De la même façon que Stendhal et Kafka ne sont pas nommés, dans le deuxième texte, l'identité de Sebald pose très vite problème : à la suite de la bévue d'un hôtelier, son passeport et son identité ont malencontreusement été empruntés par un autre. Sur la photo de la déclaration de police, son prénom est biffé, comme s'il voulait ne conserver, à l'instar du Dr K., que ses initiales, WG (soit celles, inversées, de la jeune fille dont tombe amoureux le Dr K.) – et plus loin dans le texte il s'inscrit sans raison aucune sous un faux nom (Jakob Philipp Fallmerayer) dans un hôtel de Vérone. Le quatrième texte s'achève quant à lui sur une vision onirique et post-apocalyptique suivi d'une date énigmatique, qui clôt le livre et l'installe dans un futur menaçant : 2013, soit un siècle exactement après le Dr K., et deux après Beyle.

Stendhal, Kafka et Sebald se trouvent donc tous trois à Venise fin octobre début novembre – date à laquelle, soit dit en passant, je m'y trouve moi-même cette année et écris ces quelques lignes dans un couvent près du Ponte della Guerra, ce qui est aussi une coïncidence puisque ce séjour était programmé bien avant que je sois informé de cette journée de rencontres autour de Sebald. Fin octobre début novembre, soit la Toussaint, la période du retour des morts – j'y reviendrai.

La mise en perspective entre les trois hommes, Stendhal, Kafka et Sebald, outre les dates et les lieux, prend également sens d'un autre point de vue : celui de l'amour perdu, ou déçu. Sebald se rend une première fois de Vienne à Vérone en passant par Venise, « *dans l'espoir qu'un changement de lieu me permettrait de surmonter une passe particulièrement*

difficile » écrit-il – une passe qui, comprenons-nous à demi-mot, fait suite à un chagrin amoureux. D’amour, Sebald en parlera d’ailleurs plus loin, mais sur un mode apparemment plus distant, au sujet d’une jeune fille prénommée Romana, prénom italianisant s’il en est, dans son village d’enfance. Le Dr K., lui, se rend à Venise puis à Riva où il vit une relation brève, intense et platonique avec une jeune Suisse qui n’a pas l’air suisse, dont à sa demande il ne dévoilera donc que les initiales : GW, qui sera, avec une autre compagne anonyme sept ou huit ans plus tôt, écrit Claude David dans sa biographie de Kafka, « *la seule aventure amoureuse réelle dont il gardera le souvenir* ». Casanova, qui est l’amant de toutes les femmes, est dans le deuxième texte prisonnier à Venise. Beyle quant à lui, l’éternel amoureux déçu, est séduit par une cantatrice à Venise, se console ensuite dans les bras d’une jeune prostituée qu’il oublie aussitôt, puis tombe amoureux à Milan d’Angela Pietragrua (et là, juste retour de bâton, c’est elle qui ne se souviendra plus de lui), puis d’une Mme Gherardi avec qui il va à Riva – Riva où Kafka un siècle plus tard exactement rencontrera GW –, et Stendhal assiste alors à l’arrivée au port d’une étrange barque – celle-là même dont Kafka parlera dans un de ses récits, « Le chasseur Gracchus », sur lequel je vais revenir.

On devine déjà l’entrelacement des thèmes qui se jouent des dates et des frontières. On peut aussi noter l’irruption de la fiction dans ce qui peut parfois passer pour un témoignage objectif et distant – les deux étant systématiquement traités sur un pied d’égalité dans la prose sebalddienne.

Et c’est là qu’entrent en jeu la phrase, et le personnage commun à tous ces textes. C’est là aussi ce qui fait que *Vertiges* est probablement celui des livres de Sebald que j’ai, peut-être pas préféré, mais avec lequel j’ai senti la plus grande proximité. Je l’ai dit, c’est à Venise, aujourd’hui 31 octobre 2009, que j’écris ces lignes – soit à la même période de l’année, la Toussaint, et dans les mêmes lieux que ceux qui virent passer à un siècle de distance exactement les ombres de Stendhal et de Kafka. C’est aussi à cette date du 31 octobre que Sebald, se trouvant lui-même à Venise dans le deuxième texte du livre, remonte le Grand Canal en compagnie d’un Vénitien qui lui dit « *avoir beaucoup réfléchi à la mort et à la résurrection* ». « *Il me semble aujourd’hui que les morts reviennent, et que nous sommes sur le point de nous fondre en eux* », écrit Sebald dans *Les émigrants*, et cette phrase semble convenir parfaitement à la date commune à tous les textes de *Vertiges*, qui est aussi celle où j’écris ceci. Cette coïncidence pourrait suffire à m’enchanter. Mais tandis que j’écrivais ces lignes, une autre légère coïncidence s’est produite, qui a renforcé les liens particuliers que j’entretenais avec ce livre.

Chacun des quatre récits de *Vertiges* contient une phrase extraite d'une nouvelle de Kafka, « Le chasseur Gracchus », légèrement reformulée chaque fois. Dans cette nouvelle, le cadavre du chasseur Gracchus arrive à Riva sur une grande barque noire, et le maire doit l'accueillir au nom de la municipalité. Le chasseur est mort d'une chute en montagne, à la poursuite d'un chamois. Depuis qu'il est mort il erre, et ne trouve pas le repos. Il est mort mais dans la salle mortuaire il raconte au maire son histoire, sans savoir la cause de son malheur et de sa malédiction : quelle faute a-t-il donc commise ? Pourquoi est-il condamné à errer ainsi ? La phrase de cette nouvelle que l'on trouve dans chacun des textes de *Vertiges* est celle qui décrit le cadavre du chasseur Gracchus sur sa civière. La voici, dans le texte concernant le Dr K. : « *Deux autres hommes en redingote foncée et décorée de boutons d'argent suivent le second maître, portant une civière sur laquelle, caché par un grand châle à fleurs en soie frangée, un homme devait être étendu. C'est le chasseur Gracchus.* » Ainsi Sebald lui-même s'allonge-t-il à Milan « *sur la couche recouverte d'un couvre-lit à franges et motif de fleurs* », puis se trouve le 1^{er} novembre 80 à Venise ayant « *l'impression d'être enterré ou tout au moins d'être exposé sur un catafalque* », ainsi Stendhal et Mme Gherardi assistent-ils en 1813 à Riva à l'arrivée d'une embarcation ayant accosté depuis peu et « *d'où descendaient maintenant deux hommes en redingote foncée à boutons d'argent portant à terre une civière où, sous un grand châle de soie à franges et motif floral, était visiblement allongée une forme humaine* », ainsi dans une pizzeria de Vérone Sebald sera-t-il pris de panique à la mention du nom du patron, Cadavero, « cadavre », lorsque celui-ci passe un coup de fil pour dire que son associé est absent car « *parti à la chasse* », ainsi toutes sortes de chasseurs traversent-ils l'ensemble du livre, du cadavre volubile de Gracchus chez Kafka à l'habit de chasseur alpin du grenier qui effrayait Sebald enfant dans le dernier texte du recueil, en passant par Casanova, le « chasseur de femmes », et la jeune Romana dont Sebald enfant était amoureux, qui était l'amante d'un chasseur, nommé Schlag et non Gracchus, possédant pourtant les même chevelure et barbe bouclée que celles de Gracchus chez Kafka, une barque tatouée sur le bras gauche qui était peut-être celle de Gracchus, et qui fera une chute mortelle, comme Gracchus lui-même dans le texte de Kafka – et on se dit que la faute qu'avait commise le Gracchus de Kafka était peut-être alors d'avoir séduit cette jeune Romana dont Sebald était amoureux, mais ce serait là pousser un peu loin peut-être le bouchon des coïncidences et des apories temporelles.

« Chasseur de fantômes », ainsi pourrait-on qualifier Sebald, et c'est d'ailleurs le titre d'un de ses entretiens au sujet des *Emigrants*. Chasseur de fantômes, oui, de souvenirs et de

coïncidences, qui tissent au long de chacun des recueils une tapisserie fuyante, toujours en mouvement lecture après lecture, un kaléidoscope en verre brisé qui sous nos yeux ne cesse de s'enrichir de nouvelles trames à suivre, de nouveaux fils à tirer qui constituent de nouveaux motifs venant s'enrichir les uns les autres. Les fantômes que Sebald ici comme ailleurs poursuit inlassablement (à moins que ce soit eux qui le poursuivent) se devinent, nous le savons bien, dans l'ombre des thèmes que nous venons de parcourir : derrière l'absence et la mort, l'identité incertaine ou refusée, une funeste malédiction, et le sentiment obstinément tragique de l'Histoire, se trouvent d'inquiétantes bouches d'ombre, comme par exemple « *les portes et les porches de Terezín, qui tous, comme je croyais le ressentir, prescrivaient l'accès de ténèbres que jamais personne n'avait encore percées* » (Austerlitz).

Mais je voudrais terminer sur cette dernière coïncidence dont je parlais. Dans le deuxième texte de *Vertiges*, nous sommes avec Casanova qui, pour s'échapper de la prison de Venise, choisit le jeu des hasards et des coïncidences, par un système comparable à celui des sorts virgiliens. « *Il commence par écrire la question qui lui tient à cœur, nous dit Sebald, forme avec les chiffres qui résultent de ses mots une pyramide inversée et tombe alors, au bout d'une triple opération, en soustrayant le chiffre 9 de chaque paire* (on mesure la complexité du système), *sur le premier vers de la septième strophe du chant neuf de l'Orlando furioso, qui est : Tra il fin d'ottobre e il capo di novembre* » (entre la fin d'octobre et le début de novembre), soit la Toussaint, période à laquelle, qu'on me permette de le préciser à nouveau, j'écris ces lignes. Or il se trouve que dans un de mes romans, un personnage procède à peu près de la sorte, en moins complexe toutefois, non avec *Les Bucoliques* (ouvrage de référence pour les sorts virgiliens), ni *l'Orlando furioso* (que Casanova avait seul à disposition faute de Virgile), mais avec tous les livres qui lui passent par les mains, prétendant qu'en calculant le nombre de pages d'un livre et le divisant par deux, on tombe sur la page centrale au milieu de laquelle se trouve la phrase emblématique du livre – soit une sorte d'Aleph borgesien dont je disais au début de cette intervention qu'il était inutile d'en chercher un chez Sebald. Pourtant je l'ai fait à propos de *Vertiges* : le livre compte 266 pages en folio, j'ouvre la page 133, et je lis la phrase du milieu, qui décrit une vision de Sebald à Vérone : « *deux hommes en redingotes noires à boutons d'argent sortent de l'arrière d'une maison une civière où sous une pièce d'étoffe à motif floral gisait de toute évidence une forme humaine.* » : il s'agit du chasseur Gracchus, ce cadavre que l'on retrouve dans chacun des quatre textes du livre.

Le monde est d'une complexité folle, tous les événements sont liés par un réseau inextricable et souterrain de causes et d'effets indiscernables, les motifs se répondent sans cesse, et, comme l'écrit Sebald dans *Austerlitz* à propos de son personnage « *dans l'esprit famineux d'une telle coïncidence, il croit voir à l'œuvre une loi inaccessible à toute pensée, si claire soit-elle, et à laquelle par conséquent il se soumet.* » Comme le dit aussi un vieux général, voisin du Dr K. à Riva, « *entre la logique des bacs à sable et la logique des transmissions, s'étend à bien y réfléchir un vaste champ semé de données insoupçonnables.* » Et, conclut-il par ce qui pourrait être une bonne approche de l'œuvre de Sebald, ce sont toujours « *d'infimes détails qui échappent à notre perception qui vont décider de tout.* »

Christian Garcin, 30/31 octobre 2009, Venise